

Fiction

Gérald Baril, Manouane Beauchamp, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Françoise Belu, Patrick Bergeron, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Roland Bourneuf, Yvan Cliche, Jean-Guy Hudon, Thérèse Lamartine, Pierre-Luc Landry, David Laporte, Bruno Lemieux, David Lonergan, Sévryna Lupien, François Ouellet, Julie Pelletier, Yvon Poulin, Judy Quinn and Catherine Voyer-Léger

Number 149, Winter 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87241ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Baril, G., Beauchamp, M., Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Belu, F., Bergeron, P., Bernard, M., Boivin, P., Bourneuf, R., Cliche, Y., Hudon, J.-G., Lamartine, T., Landry, P.-L., Laporte, D., Lemieux, B., Lonergan, D., Lupien, S., Ouellet, F., Pelletier, J., Poulin, Y., Quinn, J. & Voyer-Léger, C. (2018). Review of [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (149), 26–47.

Tom Gauld

EN CUISINE AVEC KAFKA

Trad. de l'anglais par *Éric Fontaine*

Alto, Québec, 2017, non paginé ; 24,95 \$

Pour vous assurer de savourer pleinement ce livre, voici un mode d'emploi : ouvrez-le à n'importe quelle page, lisez quelques planches, dix tout au plus, puis refermez-le.



Répétez cet exercice le lendemain et les jours subséquents sans jamais dépasser le nombre de pages lues par séquence. Si vous tombez sur une planche que vous reconnaissez, prenez le temps de la lire comme si c'était la première fois. Il est normal qu'au début l'humour

vous laisse indécis puisqu'il s'agit d'un style « british », sans bling-bling, tartes à la crème ou vulgarité. Dans ces pages, vous plongez dans un humour sarcastique, absurde, burlesque. Un type d'humour qui se savoure lentement, à petites doses.

Cet album, qui pourrait être considéré comme la suite de *Vous êtes tous jaloux de mon jetpack* (Alto), paru en 2014, rassemble des dessins publiés dans les pages du *Guardian*, du *New Yorker* et du *New York Times*. Tom Gauld y revisite certains aspects de la culture populaire ou des lieux communs en s'amusant à les travestir, à en faire ressortir les contradictions ou encore à y introduire des anachronismes.

Par exemple, il imagine la librairie des snobs, où un libraire indique au client que l'ouvrage recherché se trouve dans la section « Largement surestimés » du rayon des « Prétendus classiques ». Plus loin, Gauld dresse la liste des erreurs courantes commises par des auteurs inexpérimentés de romans policiers, tel qu'inventer trop de personnages de domestiques, présenter une histoire sans assassinat ou mettre en scène un détective qui s'avoue vaincu.

Bien que l'auteur touche à de nombreux sujets, son champ de prédilection est l'univers du livre et ses acteurs, qu'il s'agisse des auteurs, des personnages, des éditeurs ou des libraires. Et n'oubliez pas : lire ce livre d'un trait serait en soi une erreur car inmanquablement, certaines blagues ne pourraient être savourées à leur juste valeur.

Manouane Beauchamp



© *En cuisine avec Kafka*, Tom Gauld, Alto

Serge Patrice Thibodeau

L'ISLE HAUTE EN MARGE DE GRAND-PRÉ

Perce-Neige, Moncton, 2017, 201 p. ; 22 \$

Ainsi nommée par Samuel de Champlain en 1604, l'isle Haute existe bel et bien en marge de Grand-Pré et, pourtant, déplore Serge Patrice Thibodeau, « [b]ien avant Photoshop et la chute de l'Empire soviétique, on a biffé / exclu / ignoré l'isle Haute ».



Comment expliquer cette amnésie, cet aveuglement ? Pourquoi avoir soustrait des cartes et des atlas cette île que l'auteur embrasse du regard lorsqu'il prend le vol AC 665, cette île que le colonel Chris Hadfield photographia depuis la Station spatiale internationale en 2013 ? Données à voir dans le livre, ces images servent pour ainsi dire de plan à Thibodeau, qui en ausculte les moindres contours, pour « [r]etrouver /

refaire / reconstruire le paysage ».

L'entreprise du poète est audacieuse, complexe et, en cela, elle pourrait dérouter qui chercherait à tout saisir, tout comprendre de cet ensemble composé de 9 parties, toutes précédées d'extraits de documents variés (manuels, lettres personnelles, citations d'auteurs) et rassemblant chacune 44 paragraphes numérotés écrits en prose. Qu'elle convoque les savoirs intimes et encyclopédiques, en appelle à l'Histoire comme à la science ou au phénomène technique, qu'elle se fasse l'écho de la mythologie, des mystères de la foi ou des désirs du corps, la démarche de Serge Patrice Thibodeau touche qui s'y abandonne, cœur et sens.

« Acadie-Matrice. [...] Tout revient à la lecture d'une carte / de la cartographie d'un espace. Vu de l'espace. L'en-dedans du paysage et le désir limitrophe... » Comme si l'espace correspondait métaphoriquement à cet au-delà promis dans l'enfance, à cette omniscience divine seule à savoir l'égale importance dans la vie du poète de la déportation acadienne de 1755 et du spleen de sa mère, écoutant en boucle « Little Girl Blue » de Janis Joplin « quand les enfants étaient à l'école ».

Une fois la mère en allée, que reste-t-il des images premières, de cette affection profonde qu'elle eut pour le fils et qu'elle manifesta dans ses lettres ? « J'ai hâte de ton retour tu ne sais pas comment », lui écrit-elle alors qu'il est au loin. Que lui reste-t-il, lettres et souvenirs mis à part, sinon « [l]e sentiment très profond d'être une isle abandonnée du reste du Monde, pour ce qu'il en reste » ?

Almanach, somme, thésaurus de l'aventure et de la déshérence humaine, *L'isle Haute en marge de Grand-Pré* – à juste titre finaliste aux Prix littéraires du Gouverneur général 2017 – propose une forme de géopoétique des rapports mémoriels et affectifs, un parcours de l'homme orphelin, libéré et inquiet, toujours désirant, toujours en quête de sens dans la projection amoureuse, dans la rencontre de « [d]eux corps blêmes rapatriés au pays de l'impossible narration / récit. Deux corps éparés sur la grille de Mercator ».

Bruno Lemieux

Lise Tremblay

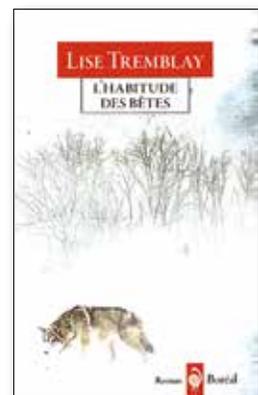
L'HABITUDE DES BÊTES

Boréal, Montréal, 2017, 168 p. ; 19,95 \$

Le nouveau roman de Lise Tremblay nous donne rendez-vous avec une petite fin du monde.

Le narrateur, Benoît, habite un chalet sur le bord d'un lac dans la réserve faunique pas très loin de Chicoutimi. À la retraite, il passe l'essentiel de son temps à s'émouvoir douloureusement, comme si chaque jour était le dernier, de la beauté du paysage en écoutant de la musique classique. Son seul souci est son chien auquel il reste très peu de temps à vivre. Quotidiennement, il échange quelques phrases avec Rémi, homme à tout faire du village, marche jusqu'au chalet de Mina, une vieille femme malade qui refuse de se soigner et dont il admire la force et la lucidité. Tous sont inquiets par le climat qui règne au village en cette période de chasse. Car la bande de Stan Boileau, un chasseur sans scrupule qui contrôle le territoire, a décidé d'éliminer la meute de loups qui attaquent les orignaux, cependant que le garde-chasse est résolu à arrêter Boileau.

Dans ces quelques mois d'automne et de début d'hiver, le passage des jours est rythmé par cette ambiance pesante, où les progrès de la maladie du chien, l'angoisse existentielle de Benoît, le choix de Mina de se laisser mourir, la décision d'Odette, l'amie vétérinaire de Benoît, de vendre sa clinique, accompagnent la montée de la tension que génère le climat délétère de la chasse. Chacun est au bout de quelque chose, se tient sur le seuil d'une autre vie ou d'une petite mort tranquille. Mais un personnage détonne : Carole, la fille de Benoît, qui vit à Chicoutimi. Elle a 32 ans, elle vient de se faire enlever les seins, car elle ne voulait pas de sexe apparent,



Roman

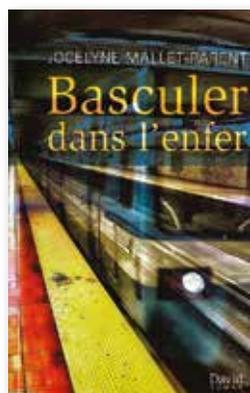
rien qui dépasse. Ex-clocharde, diagnostiquée psychotique, elle est ainsi heureuse pour la première fois de sa vie et, par téléphone, elle rend compte à son père des progrès de sa réinsertion sociale. Dans ce roman doucement crépusculaire, qui glisse mélancoliquement dans le désastre, Carole indique la possibilité d'un autre monde. C'est bien un livre de son temps qu'a écrit Lise Tremblay, pour le meilleur et pour le pire.

François Ouellet

Jocelyne Mallet-Parent BASCULER DANS L'ENFER

David, Ottawa, 2017, 256 p. ; 23,95 \$

C'est véritablement un basculement dans l'enfer que vivent les familles Benoit et Taboury.



La première famille est celle d'Ariane Benoit, médecin québécoise, mère monoparentale déjà fortement éprouvée par les méfaits de son premier mari. S'étant peu après refait une vie avec son nouveau conjoint Jean, Ariane se voit encore une fois plongée dans une histoire d'horreur, soit la radicalisation islamiste de sa fille Élise.

La seconde famille, les Taboury, formée d'un couple ayant trois enfants, tente tant bien que mal de vivre une vie normale au Québec après avoir fui les violences des années 1990 en Algérie. Tariq, l'aîné, a deux sœurs ; son père, propriétaire d'un dépanneur dans un quartier d'immigrants, lève parfois la main sur sa femme Fatima, voilée contre son gré et devant tout accomplir dans le foyer.

Les destins de ces deux familles se croisent quand Élise, idéaliste éprise de justice, se rapproche de Tariq, radicalisé à l'islam intégriste et en lien avec une cellule islamiste outre-mer.

Probablement pour se donner bonne réputation face à leurs nouveaux camarades en Orient qu'ils rêvent de rejoindre, ils commettent une tentative d'attentat, heureusement sans victimes, dans le métro de Montréal.

Élise et Tariq sont rapidement démasqués par l'équipe de l'inspecteur Duval, ce dernier ayant lui-même vécu une grave crise avec son fils, suicidé. Mais il ne peut mettre le grappin à temps sur nos deux protagonistes, qui ont fui prestement en destination de leur terre promise (on devine la Syrie), motivés par le désir de perpétrer d'autres actions violentes pour assouvir leur haine de l'Occident coupable de tellement d'« injustices » envers les musulmans.

Sur place, les deux jeunes Québécois tomberont rapidement dans l'amertume, car trompés par des dirigeants djihadistes pas du tout à la hauteur de leur supposée vertu... arrêtons-nous là pour ne pas dévoiler la chute de ce roman qui décrit fort bien, selon le point de vue des parents et des autorités, le parcours de deux jeunes adultes ayant basculé dans une idéologie nihiliste, sans issue.

On sent très bien dans cette histoire la recherche effectuée par l'auteure pour comprendre la radicalisation de certains jeunes dans nos pays, y compris ici au Québec. Seul petit regret : la fin du roman aurait selon moi mérité un peu plus de substance.

Yvan Cliche

Karl Ove Knausgaard AUX CONFINS DU MONDE

MON COMBAT LIVRE IV

Trad. du norvégien par Marie-Pierre Fiquet
Denoël, Paris, 2017, 648 p. ; 42,95 \$

Au tout début du quatrième livre de cette vaste entreprise de mémoire qu'est *Mon combat* – et qui se concentre cette fois-ci sur les dernières années de l'adolescence et les premières de l'âge adulte –, Karl Ove Knausgaard décrit ainsi les livres qu'il lit à cette époque : « [...] des livres sur des jeunes hommes qui ne trouvaient pas de place dans la société et espéraient davantage de la vie qu'une somme d'habitudes, qu'une famille, bref, des jeunes hommes qui exécraient le conformisme et recherchaient la liberté ».



On ne saurait mieux résumer l'état d'esprit qui l'habitait au moment où s'ouvre *Aux confins du monde* alors qu'à dix-huit ans, il quitte le foyer familial pour la première fois et part enseigner dans un bled perdu dans le cercle polaire. Là, loin de tout, dans sa nouvelle indépendance, il pourra – pense-t-il – s'adonner à sa passion, l'écriture.

L'autre grande affaire qui occupe l'esprit de Karl Ove, ce sont les filles. Même les gamines de quatorze ou quinze ans qui sont dans sa classe le troublent. Il faut savoir qu'à dix-huit ans, il est toujours puceau. Pire, pas moyen pour lui de recourir à la masturbation : « [J]e ne savais pas comment faire ». Dévoré par un désir incessant, il trouve un dérivatif à son désert sexuel dans l'alcool, souvent jusqu'à la perte de conscience. « L'alcool rend tout grand, c'est un vent

Audrée Wilhelmy

LE CORPS DES BÊTES

Leméac, Montréal, 2017, 158 p. ; 20,95 \$

Finaliste au Prix littéraire des collégiens 2018

Un univers trouble, hors du temps, décrit et raconté dans une écriture unique. Voilà la troisième œuvre de fiction qui émane du creuset d'inspiration propre à la romancière confirmée.

Noé, née dans Oss, le premier roman de l'auteure, a échoué un jour sur la plage de Sitjaq où vit, isolée, la famille Borya. L'aîné, Sevastian-Benedikt, aura tôt fait de l'engrosser, lui dont on dit qu'il « saille comme les cerfs ou les canards, sans préambule, d'un coup sec ».

Une langue somptueuse traduit avec finesse l'érotisme et la sensualité qui traversent cette tranche de vie du petit clan de taiseux. On assiste aux premiers émois sexuels du garçonnet Osip qui, devenu adulte, visitera aussi dans sa mesure Noé, la femme de Sevastian, occupé à parcourir la forêt. Aussi ignore-t-on qui est le père des enfants qu'a « expulsés » Noé, à l'exception de la première, Mie. À douze ans, celle-ci découvre sa nudité et, alors qu'elle connaît tout des bêtes parce que dotée du



pouvoir de se glisser dans leur corps, elle s'interroge sur le sexe des humains. De là, son désir d'être initiée. La pensée d'Osip stimulera son imagination. Le jeune homme captivé par Noé allant et venant sur la plage répondra-t-il à l'invitation de sa nièce ?

Les personnages de Mie, pubère au désir naissant, et de sa mère Noé illustrent deux pôles de la sexualité féminine. Noé, soumise au désir des hommes, sauvageonne taciturne qui ne s'occupe de personne, se parle à elle-même pour se raconter des histoires cruelles. Celle de la reine de Saba au château de l'Ogre qui « [d]ésespéré d'amour, malheureux et violent, / [...] se maria à l'aube et tua au couchant », intrigue Mie, qui tend une oreille inquiète pour saisir le soliloque de sa mère. Cette histoire d'épouvante, Noé se la raconte, à voix haute, ruisselante du sang de la baleine échouée sur la plage qu'elle dépèce, munie d'outils tranchants. Difficile de ne pas y voir la sublimation de l'agressivité de Noé qui s'identifie à la reine de Saba, laquelle, après s'être longtemps refusée à l'Ogre, usera d'un subterfuge pour s'en débarrasser. Le recours à la légende et au conte ajoute une couche de sens, de même que les dessins au fusain dont Noé noircit les murs de sa cabane pour fixer les bribes de souvenirs sombres qui remontent jusqu'à sa petite enfance. Mie aussi fera appel au dessin pour tracer dans un cahier des figures et des formes représentant les membres du clan.

Le corps des bêtes s'avère une invitation à la participation de tous les sens. La sensualité attribuée ici à l'écriture d'Audrée Wilhelmy n'est pas un vain mot.

Pierrette Boivin

qui souffle sur la conscience, c'est des vagues qui se brisent, des forêts qui se balancent et une lumière qui dore tout ce que tu vois, parant d'une certaine beauté la personne la plus laide et la plus répugnante. C'est comme si toute objection et tout jugement étaient balayés d'un revers de la main, et comble de générosité, tout, je dis bien tout, était beau. »

Dans la longue nuit des hivers polaires, entre ses cuites et ses heures d'enseignement, il rédige ses premières nouvelles. Inquiet de son talent, il les fait lire à son entourage. Il est aux anges quand un oncle, poète lui aussi, le complimente. Il est au bord des larmes quand son grand frère n'y voit qu'efforts maladroits. Mais fier et orgueilleux, il ne se laisse pas arrêter pour autant (« Personne n'avait à me dire ce que je devais faire ») et fait une demande d'admission dans une école d'écriture à Bergen. Il y sera admis. Le « roman » s'achève sur cette ouverture et sur le récit de la nuit où il perd « à répétition » sa virginité dans les bras d'une jeune Islandaise délurée.

On a tout dit sur Karl Ove Knausgaard et sur le long *selfie* littéraire que constituent les 3 500 pages de *Mon combat*. Porté aux nues dans les pays nordiques, il a été boudé par l'intelligentsia française (Pierre Assouline en tête) qui l'accuse de n'enfiler que des banalités, voire des trivialités, et pour qui son œuvre n'est qu'un long tissu de platitudes. Ailleurs, dans le monde intellectuel anglo-saxon (Zadie Smith, Jeffrey Eugenides, Jonathan Franzen, par exemple), on considère que ces mêmes reproches prouvent, au contraire, l'honnêteté de la démarche de Karl Ove Knausgaard, qui ne cherche ni à séduire, ni à sublimer, ni à impressionner, surtout pas à taire ou à camoufler la banalité. Pour eux, ce « Proust norvégien » veut plutôt à mettre à plat, dans sa nudité crue, une simple vie d'homme. Pour notre part, c'est cette quête de vérité sans artifice qui nous a énormément séduit aussi bien dans *Aux confins du monde* que dans les trois précédents ouvrages.

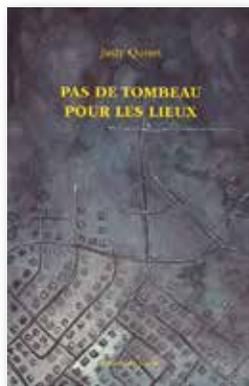
Yvon Poulin

Judy Quinn

PAS DE TOMBEAU POUR LES LIEUX

Le Noroît, Montréal, 2017, 78 p. ; 18 \$

Depuis la publication de *L'émondé*, en 2008, Judy Quinn poursuit avec constance et talent l'édification d'une œuvre poétique à la force contenue, qui étend ses aires entre conscience amène et lucidité abrasive.



Pas de tombeau pour les lieux, son quatrième livre de poésie, finaliste aux Prix littéraires du Gouverneur général 2017, distille aussi cette grâce inquiète, existentielle et convie chacun à une réflexion fondamentale, à une observation introspective : « Si l'arbre par exemple / pouvait avoir deux vies / une vie d'arbre et une vie d'oiseau / un lieu où il entre / et un autre d'où il sort / mais un seul arbre / occupant tout l'espace / il est

des lieux où l'on n'entre jamais / mais dont on sort nu / comme si l'arbre avait perdu / l'oiseau qu'il devait être ».

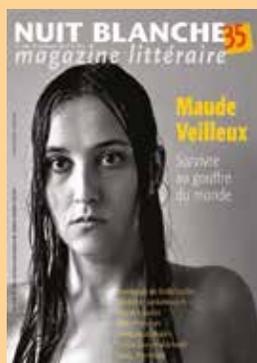
Cet arbre, figure emblématique de sa poésie, Quinn le plante cette fois aux abords de l'Auberivière, un quartier résidentiel comme il en existe tant dans cette banlieue du rêve américain que nous habitons tous. « Les arbres se touchent / réagissent aux mouvements des autres », rappelle-t-elle comme une mise en garde à l'humanité oublieuse de ce que ses gestes envers

la nature peuvent entraîner de funeste : « Même tombés les arbres continuent à grandir / broient les canalisations et empoisonnent l'eau / les enfants la boivent / [...] / des bandes de corneilles survolent / l'Auberivière les champs puis l'autoroute / elles rapportent les bêtes malades / [...] / chaque heure un nouveau rêve se blesse ».

Tandis que « La raffinerie Ultramar éclaire / jusqu'au lit du fleuve », « aux Galeries Chagnon *Love Me Tender* joue / les échantillons gratuits de crème à mains / [...] / sentent bon le paradis perdu ». Ce quotidien, aussi banal qu'angoissant, Quinn le dépeint avec son habituelle économie lexicale, préférant le mot juste aux effets de style flamboyants. Toujours élégante, son écriture ne cherche pourtant pas à plaire et exprime également, quand la vérité de l'image le requiert, une certaine âpreté : la « swamp », les « chars » et le « rack à bicycles » émaillent ainsi une langue autrement sobre. Évoquant Rina Lasnier, Alain Grandbois, Hector Fabre, Nelligan ou Kennedy, dont les noms le disputent à ceux des fleurs pour donner une identité d'apparence – à défaut d'un enracinement authentique – aux rues d'un monde qui se mire dans les productions télévisuelles américaines comme *Dynasty* et *The Twilight Zone*, l'auteure recrée un univers aux frontières éclectiques et néanmoins familières.

Par la mise à nu des figures archétypales de la mère et du père, l'exposition des liens familiaux ou le récit des jours, faits d'« autobus scolaire », de « piscine » et de « télécommandes », Judy Quinn interroge le réel habitable, l'expérience commune de vivre avec une acuité aussi rare qu'essentielle ; « l'instant de la rencontre est déjà passé / pas de tombeau pour les lieux », mais un moment unique d'intelligence sensible.

Bruno Lemieux



Abonnez-vous ! Magazine papier + Web = **34 \$** (4 numéros/an, taxes incluses)

Abonnement en ligne : nuitblanche.com ou mpalexis@nuitblanche.com ou 418 692-1354

Véronique Olmi

BAKHITA

Albin Michel, Paris, 2017, 455 p. ; 34,95 \$

On pourrait dire de l'enfer au ciel, au sens propre. Ou encore de la nuit la plus opaque à la lumière du jour. Le jour avec ses nuages, ses intempéries, parfois ses éclaircies, au moins à l'abri du martyr.

Du nadir au zénith, voilà bien résumé le parcours de Bakhita, esclave et sainte. Dans le roman que lui consacre Véronique Olmi, la narratrice qui n'est pas Bakhita épouse son âge. Son innocence pure, son intelligence candide. Elle a sept ans, elle est arrachée à sa famille et à son village du Darfour par des trafiquants négriers musulmans. Achetée une première fois, Bakhita fuit, tenant par la main une autre fillette. Elle affronte avec Binah les bêtes sauvages, animales et humaines, aussitôt rattrapée par l'esclavage, « le mot après lequel il n'y a plus rien ». Elle marche trois cents kilomètres pour être exposée au grand marché d'El Obeid. Achetée par un maître, chef arabe, elle est placée dans un harem. Elle a neuf ans, elle est livrée au saccage du dedans et du dehors par le fils du maître, « crime dont on ne meurt pas ».



Un jour ou l'autre, une guerre s'achève. C'est dans l'ordre des choses. Mais l'esclavage, lui, dure et dure. Là, au fond du gouffre, il agit dans les couches profondes de l'intimité. Se joue dans le corps, l'esprit, le cœur saigné à blanc. *L'âme piégée*. À Bakhita, il ravit tout. Tout, même son nom de naissance qui se dissout dans la violence du traumatisme. Elle a dix ans, elle est vendue à un autre maître, un général turc. Chaque matin de désert et d'échecs, un seul but : survivre à la journée. Il y aura cinq maîtres. Le dernier, un consul, l'emmènera en Italie où l'esclavage n'existe pas, ni le noir de sa peau. Son corps – unique – lui est rendu. Bakhita confiera plus tard : « Je n'étais pas encore libre mais les choses commençaient à changer : fini les fouets, les punitions, les insultes, bref, les dix ans de traitement inhumain ».

Après la profanation de sa vie, après la torture, elle a dix-huit ans. Accueillie dans un couvent vénitien, l'ancienne esclave, douce et bonne comme la voyait sa mère, enveloppe

d'un soin quasi divin les plus humbles, les enfants surtout. Pourtant, persiste ce vide qu'aucune ferveur ne saurait combler. Le vide laissé par sa mère et sa sœur jumelle, son père et son village dont Bakhita est pour toujours séparée. Il se sera écoulé 53 ans avant qu'elle ne revoie un humain de la même couleur de peau.

En vérité, on ne sait pas comment explorer la dentelle littéraire simple et si évocatrice de Véronique Olmi, sans l'abîmer. Dans son récit d'une gravité extrême, elle tient une plume aussi légère qu'intense. Elle retrace avec finesse les secrets logés dans la psyché de Bakhita, ces germes de rébellion intérieure qui lui permettront de survivre à la soumission totale de l'état d'esclave, pour enfin choisir son ultime maître, Dieu.

La mélodie envoûtante d'Olmi façonne un rare alliage de douceur et de violence, porté par la grâce de mots modestes. Vibrants. Très politiques, sans en avoir l'air. Loin désormais de Tawehisha, lieu de convergence des chasseurs d'esclaves et du trafic d'eunuques, Bakhita traverse la Grande Guerre, la construction du fascisme et la Deuxième Guerre, tandis que sans relâche elle soulage avec la puissance que seule la foi procure la pauvreté des enfants italiens, pareille à celle de son Soudan natal. « Ce qu'elle croit, c'est qu'il faut aimer au-delà de ses forces ». Elle a connu l'enfer, elle ne désire plus que connaître Dieu. Elle prononce ses vœux. Les gens du peuple vénèrent celle qu'ils nomment la Madre Moretta. La Petite Mère noire. En 1910, la publication de son histoire se transforme en phénomène. Des milliers de gens veulent la voir, lui toucher, cependant qu'on lui vole encore sa vie au profit de la propagande mussolinienne. Elle a 78 ans quand cette vie se retire de son corps, jadis scarifié, aujourd'hui sanctifié. Esclave de 1874 à 1889, elle est déclarée sainte par Jean-Paul II en l'an 2000.

La force du roman de Véronique Olmi émane de sa détermination à dépeindre les visages innombrables de l'esclavage et de l'inhumanité du monde, cela fait en tissant de subtils liens d'amitié et d'amour entre les humains noirs et blancs, enfants et adultes, femmes et hommes. Dans le chaos et la cruauté indicibles, l'espoir ne s'éteint jamais, et arrache nos dernières larmes humaines.

La romancière et dramaturge s'est trouvée sur la courte liste du Goncourt 2017. Aurait-il fallu invoquer le saint nom de Bakhita pour qu'une femme mérite cette haute consécration deux années d'affilée ? Ce n'aurait pourtant pas été miracle, mais juste reconnaissance.

Thérèse Lamartine

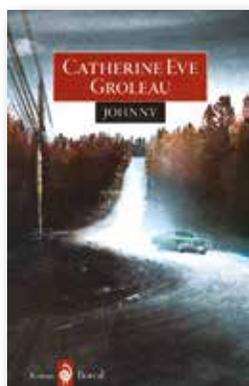
● Premier roman ● Roman historique

Catherine Eve Groleau

JOHNNY

Boréal, Montréal, 2017, 202 p. ; 20,95 \$

Avec *Johnny*, Catherine Eve Groleau signe une des belles découvertes de l'automne 2017.



Le personnage éponyme a quitté Odanak et débarque à Montréal au début de la vingtaine dans l'idée de s'y faire une vie, même s'il doit pour cela renier ses racines et passer pour un Italien. Johnny se taille une place de petit criminel, place qui lui paraîtra longtemps ensoleillée. C'est peut-être la rencontre de Valentine, belle comme un astre, qui lui permet de garder espoir sans se poser de questions. Or, les

éclats de lumière cachent parfois d'autres misères encore.

L'histoire de ces deux êtres qui misent sur leur rencontre pour fuir la misère nous fait parcourir le temps récent, principalement les années 1970 et 1980, en les évoquant d'une façon particulièrement sensuelle. On sent l'étoffe des costumes à épaulettes, on reconnaît un habit de ski aux couleurs vives et le rythme particulier des BMX ou des voitures américaines. Avec le même talent, Catherine Eve Groleau parcourt la province des Laurentides au Bas-du-Fleuve en passant par Montréal, Laval et Québec. Peut-être est-ce parce que je connais bien plusieurs des régions évoquées qu'elles m'ont semblé s'éveiller avec une rare acuité sensorielle et sociologique. Le Saint-Sauveur qui nous est dépeint à l'occasion d'une cérémonie qui rappelle certains mariages de vedettes d'une autre époque n'est pas fait que de denses forêts, mais montre aussi un luxe nouveau et ostentatoire.

Le récit de Johnny, Valentine et leurs quatre enfants se déploie grâce à un ton uniforme, une écriture plate et distante qui crée une impression cinématographique, presque documentaire, et distille une inquiétude, comme si notre lecture s'accompagnait de cette petite musique anxiogène qui annonce le moment où tout éclate. Toutefois, et c'est là sans doute la plus grande qualité du livre, même quand des événements graves se produisent, la narration ne perd pas son rythme régulier et rien ne semble jamais être suffisant pour faire taire cette sourde angoisse.

Le roman commence sur une scène d'autoroute : c'est Valentine filant vers l'est à la recherche d'un nouveau départ même si personne ne s'est jamais débarrassé de ses démons en

faisant de la route. De même, la monotonie captivante de Catherine Eve Groleau nous offre un récit qui ne vacille jamais.

Catherine Voyer-Léger

Jacques Allard

SARAH ZWEIG

D'AMOUR ET DE GUERRE

Hurtubise, Montréal, 2017, 406 p.; 28,95\$

Le deuxième roman de Jacques Allard se présente comme la suite du premier, *Rose de La Tuque*, paru en 2011, et prend la forme du journal intime que l'héroïne Sarah Polanski a tenu en 1940 et 1942, à l'âge de 24 et 26 ans.



Le récit inclut une correspondance de six lettres écrites entre 1939 et 1945, dont Rose-Marie Blackburn est cinq fois la destinataire et une fois l'expéditrice. Cette dernière est la sœur de l'aviateur Hugues Blackburn, le grand amour de Sarah, et c'est à elle que la jeune diariste envoie régulièrement ses cahiers pour en préserver le caractère privé. Sarah Polanski, dite Zweig parce qu'elle est la nièce adoptive du grand écrivain allemand Stefan

Zweig, est une étudiante juive autrichienne entrée illégalement au Canada, sans visa ni passeport, en 1939, au début de la Seconde Guerre mondiale. Elle s'est réfugiée dans la réserve attikamek de Weymontaching, en Mauricie. Après avoir été dénoncée comme espionne et débusquée par la GRC, elle est recrutée comme agent secret par le service du Renseignement canadien à Londres sous le nom d'Estelle Lavoie, parce qu'elle est polyglotte et possède des dons pour le décodage. Durant la traversée sur le *Queen Elizabeth* avec 15 000 autres Canadiens, elle rencontre Gilbert Boulanger, mitrailleur sur le bombardier *Wellington* de son coéquipier Hugues. Estelle travaille bientôt comme secrétaire-rédactrice à la Maison du Canada, sur Trafalgar Square, que dirige le haut-commissaire Vincent Massey. Elle contribue avec succès à diverses opérations d'espionnage et de traduction de propagande ennemie, tout en échappant aux menées d'agents doubles et à une tentative d'empoisonnement. Sous la surveillance de son superviseur torontois Will Winter, qu'Estelle ne laisse pas indifférent, la nouvelle secrétaire mène en apparence la vie ordinaire des citadines anglaises : fréquentation de pubs, de cinémas et de librairies, promenades

dans Londres et visites en région, achats de vêtements et de nourriture..., à quoi s'ajoutent une entrée à la National Gallery, un concert au King's College et une escapade écossaise en compagnie de son Hugues qu'elle se désole de ne pas voir plus souvent. On la tient en même temps informée de la barbarie nazie en cours : exécutions arbitraires avec défenestration, déportations dans les camps de concentration, enfants volontairement étouffés, incendie d'un immeuble où l'on a enfermé 900 Juifs, pendaisons... Sous le nom de Brigitte Tremblay, elle effectue bientôt un nouveau stage à Bletchley, une maison secrète où l'on travaille sur le décodage de la fameuse machine allemande Enigma. On la prépare aussi pour d'autres éventuelles missions particulièrement périlleuses. En 1944, Hugues est gravement brûlé lors du rude atterrissage de son Lysander en Normandie. Il se rétablit tranquillement au Queen Victoria Hospital pendant que son amoureuse, nouvellement engagée dans la Résistance et parachutée dans la région parisienne, est trahie, arrêtée, torturée, puis portée disparue. « Sarah reviendra », dit Hugues pour clore le récit, ouvrant ainsi la porte au troisième volet de la trilogie aujourd'hui envisagée par l'auteur.

Ce roman « d'amour et de guerre » repose sur des faits de provenance diverse soigneusement vérifiés par Jacques Allard, qui fournit à la fin l'ample bibliographie des principaux ouvrages qu'il a consultés durant les cinq ans de la rédaction de ce deuxième tome. *Sarah Zweig* est du reste un roman sur des livres, où pullulent les noms d'écrivains (romanciers, poètes, essayistes...), les titres d'œuvres et les citations de toutes sortes. Certains auteurs reviennent plus souvent que d'autres : Stefan Zweig, Shakespeare, Virginia Woolf, Walter Scott, Freud..., y compris les Québécois Saint-Denys Garneau, Gabrielle Roy, les romanciers-soldats Jean-Jules Richard et Jean Vaillancourt, Éva Senécal... Nombre de peintres et de musiciens apparaissent également : Renoir, Rubens et Brueghel, Haendel, Mozart et Schubert par exemple. La réalité historique est pour sa part amplement mise à profit, qu'elle soit récente (la Nuit de cristal, l'opération Barbarossa en Pologne, le débarquement raté de Dieppe, le plébiscite de Mackenzie King, la présence de U-Boots dans le Saint-Laurent...), ou plus ancienne (les batailles de Culloden en Écosse en 1746, des plaines d'Abraham en 1759 et de Trafalgar en 1805, l'épisode de la pierre de Scone, dite de la Destinée...). Au centre de ces chassés-croisés, « la bête hitlérienne » est l'ennemie à abattre et le récit la désigne à de nombreuses reprises sous les aspects les plus négatifs : le Furieux, le fou ou l'idiot de Berlin, le petit moustachu, le capoté du bunker, l'ogre du Reichstag, le Satan nazi...

L'un des intérêts majeurs du roman vient de sa langue fluide, abondante et précise, qui expose avec intelligence les faits multiples et les différents états d'âme des protagonistes. Le romancier Allard le dispute bellement à l'excellent essayiste qu'il fut.

Jean-Guy Hudon

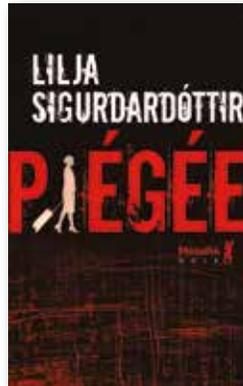
Lilja Sigurdardóttir

PIÉGÉE

Trad. de l'islandais par Jean-Christophe Salaün

Métailié, Paris, 2017, 334 p. ; 34,95 \$

Savoir que *Piégée* est le premier tome d'une trilogie nommée *Reykjavik noir* fournit quand même quelques indices sur le dernier thriller de l'Islandaise Lilja Sigurdardóttir.



On devine rapidement que la passeuse de cocaïne Sonja est dans les emmerdes jusqu'au cou et qu'elle le sera sans doute longtemps.

Et cette déduction est exacte.

Attachez vos tuques et vos mitaines, il fait froid en Islande et le monde interlope des narcotrafiquants que Sonja tente de fuir donne froid dans le dos. « Ce type était une telle caricature de criminel qu'elle

s'était parfois demandé s'il n'était pas en fait un acteur engagé simplement pour lui faire peur. Le crâne rasé, un cou de taureau, les poings recouverts de tatouages... » En plein divorce, elle a été piégée, en effet, et obligée de travailler pour d'horribles individus. Elle est devenue une mule entre Londres ou Copenhague et Reykjavik.

Pour obtenir la garde de son petit garçon, pour se refaire une vie décente, Sonja ne peut compter que sur elle-même ou du moins le croit-elle. Sa relation avec la torride banquière Agla est complexe, d'autant plus que la police mène à son sujet une enquête pour malversations financières. Nous sommes en 2010, le pays est plongé dans un black-out financier après la crise de 2008. Et dans un black-out tout court à la suite de l'éruption de l'Eyjafjallajökull. L'Islande et Sonja vivent des moments difficiles.

Heureusement – ou peut-être pas, sait-on jamais – il y a le douanier Bragi, un vieux professionnel qui a vu les manèges de Sonja et mis au jour sa couverture. « Une vague de satisfaction parcourut son corps. Sonja [...] était loin d'être du menu fretin. » Deviendra-t-il un allié fort inattendu, lui qui a besoin d'argent pour soigner sa femme atteinte de la maladie d'Alzheimer ?

Et surtout, il y a Tómas, tellement éveillé pour son âge et si raisonnable, pris en sandwich entre son papa pervers et sa maman un peu bizarre. « Tómas sentit l'urine brûlante couler le long de sa jambe sous le pyjama avant de former une flaque par terre. [...] Il fut pris d'une crise de hoquet lorsque papa

● Thriller ● Premier roman

l'attrapa pour le déposer dans la douche. » Quel est le futur de l'enfant ?

Les chapitres courts et la langue directe de Lilja Sigurdardóttir font de *Piégée* un *page turner* de grande qualité. Une maison de production américaine en aurait d'ailleurs déjà acquis les droits d'adaptation. L'Islande est décidément bien prolifique en polars de toutes sortes, ce qui permet d'explorer avec intérêt et curiosité ce caillou explosif situé au milieu de l'Atlantique Nord. Vivement le deuxième tome de *Reykjavik noir*, surtout s'il est aussi bien traduit que le premier. Un vrai plaisir !

Michèle Bernard

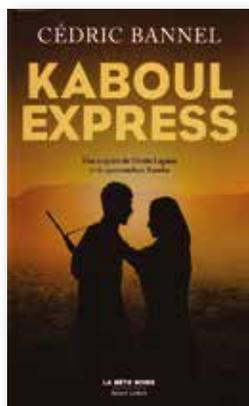
Cédric Bannel

KABOUL EXPRESS

UNE ENQUÊTE DE NICOLE LAGUNA ET DU QOMAANDAAN KANDAR

Robert Laffont, Paris, 2017, 324 p. ; 29,95 \$

Cédric Bannel nous livre un thriller palpitant à propos d'un jeune génie afghan nommé Zwak, un être asocial ayant décidé de mettre son savoir scientifique au service d'un noir méfait, soit un attentat terroriste en France.



On suit la policière française Nicole Laguna, spécialisée en traque terroriste, qui fera alliance avec un collègue expérimenté et bien connu d'elle dans des enquêtes menées à Kaboul, le commandant Oussama Kandar. Ce dernier, policier droit, compétent et tireur d'élite, lui est d'un concours essentiel pour déjouer ce complot qui menace de tuer pas moins de deux millions de Français.

Le terroriste Zwak, en effet, à peine dix-sept ans, a mis au point un savant mélange de gaz neurotoxique, dont seulement quelques litres répandus pourraient causer de vastes dégâts en un court laps de temps. Tout à fait seul, avec un sens maniaque du détail, il ourdit le crime de se rendre en France pour y répandre son poison, motivé non pas tant par une volonté religieuse que par le désir de réaliser un scénario comme dans un jeu vidéo dont il serait à la fois le concepteur et le principal héros.

Le roman nous promène donc, avec de savantes descriptions qui dénotent une grande connaissance de terrain, de Kaboul et ses mœurs fort exotiques pour l'âme occidentale, aux techniques policières antiterroristes les plus pointues déployées

pour nous protéger, non exemptes de la manière forte pour faire parler, voire éliminer, des comploteurs.

Les policiers, tenaces, tentent de faire tomber à plat le plan minutieusement préparé par le surdoué Zwak. À la manière hollywoodienne, on s'en doute bien, Laguna et Kandar auront, de justesse, la main heureuse : Zwak sera trahi non pas par une bourde de son fait, mais en raison d'une idiotie de dernière minute d'un de ses proches complices.

Yvan Cliche

Stéphanie Filion

GRAND FAUCHAGE INTÉRIEUR

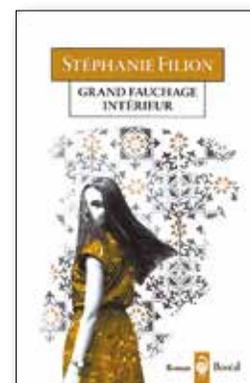
Boréal, Montréal, 2017, 174 p. ; 20,95 \$

Avec ce titre, la poète Stéphanie Filion fait paraître son premier roman. On y suit Jeanne lors d'un bref séjour au Liban, où elle fait une étude photographique sur les rites du deuil à Byblos.

Le roman entrecroise les impressions de la photographe sur le Liban contemporain et ses souvenirs malheureux et envahissants. Nous comprenons rapidement que cette femme dans la quarantaine porte non pas un secret, mais un inoubliable : « Je savais comment c'était de l'autre côté de la joie ». Parmi les nombreuses rencontres frappantes de ce voyage, ce sera surtout Julien, jeune judoka franco-libanais, qui permettra à Jeanne de se transformer.

Si plusieurs des scènes du roman s'avèrent très belles, les métaphores filées autour du changement, du renouveau, semblent parfois un peu lourdes. Malgré l'aspect intrigant de la mue que vit Jeanne pendant son séjour – elle perd sa peau comme un reptile –, l'image souligne peut-être trop fortement son désir de transformation. De la même façon, l'univers du judo s'avère intéressant au premier abord, ne serait-ce que pour ce magnifique titre qui est le nom d'un mouvement, mais le thème finit par être un peu trop appuyé, jusqu'à paraître plaqué à certains endroits. Si Jeanne ne distingue plus « le judo du désir », il est plus difficile pour le lecteur de faire la jonction entre ces deux sphères, le judo et le désir, et de bien ressentir l'ampleur de l'émotion que Jeanne ressent pour Julien.

Les passages les plus réussis sont ceux qui peignent un Liban à peine remis de la guerre où les festivités, la nourriture, les coutumes et les légendes contribuent à tisser le vivre-ensemble. La visite que Jeanne fera au père de Julien, retiré dans les régions montagneuses,



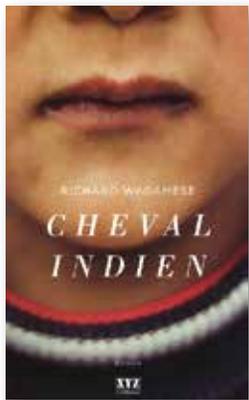
est un des moments forts du récit et permet à l'écrivaine de conclure sur un échange culturel d'une grande simplicité et d'une grande justesse. Ajoutons la force de certains fragments isolés, comme des cartes postales faites d'accumulations de phrases courtes, qui mettent le récit en suspens et témoignent de la maîtrise de Stéphanie Filion pour la forme brève. C'est dans cette façon de nommer la terre étrangère que le récit devient particulièrement incarné, comme si les photos de Jeanne se mettaient en mouvement.

Catherine Voyer-Léger

Richard Wagamese
CHEVAL INDIEN

Trad. de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné
XYZ, Montréal, 2017, 265 p. ; 24,95 \$

Comme plusieurs citoyens, j'ai eu écho des terribles souffrances historiques des communautés autochtones grâce à la tenue de la Commission de vérité et réconciliation du Canada, qui s'est déroulée aux quatre coins du pays et qui a produit un rapport en décembre 2015.



Mais sans assez m'y arrêter. Sans me fixer sur le sort éminemment douloureux de ces autochtones ayant vécu le déracinement culturel, voire la violence psychologique et physique infligée par les Blancs de l'époque, notamment dans des pensionnats.

C'est dire que ce roman de Richard Wagamese (mais est-ce vraiment un roman tant l'histoire semble vraisemblable?)

permet de jeter un éclairage cru, mais souhaitable sur le passé de ces autochtones que nous côtoyons fort peu.

L'histoire est celle de Cheval indien, un Ojibwé du nord de l'Ontario, mis de force dès son jeune âge dans le pensionnat indien St. Jerome. Dès son arrivée, il constate les sévices

majeurs que les religieux infligent aux enfants. La mission du pensionnat est ni plus ni moins que d'effacer tout trait culturel de ces « sauvages » d'Amérique. Le désespoir, menant parfois au suicide, atteint la plupart de ces jeunes : à ce moment le roman apparaît préfigurer des pages lourdes, fort difficiles.

Mais, surprise, Cheval indien, élève studieux, trouve refuge dans le hockey, poussé par le père Leboutillier, qui lui fait adorer Jean Béliveau. Dès l'aube, il enfile ses patins et retrouve la surface glacée, développe ses habiletés et devient rapidement le meilleur joueur de la région. Au début de l'adolescence, il quitte le pensionnat et est accueilli par une jeune famille autochtone qui veut lui donner la chance de mettre à profit dans une ligue régionale son talent manifeste dans notre sport national.

À peine adolescent donc, Cheval indien se retrouve à jouer dans un club d'adultes. Malgré sa petite taille, il est le meilleur joueur de son équipe, et se distingue dans de dures parties contre des clubs blancs motivés à écraser ces Indiens qui ont le culot de pratiquer leur sport favori. Talentueux et rapide, doté d'une belle vision du jeu, Cheval indien se fait repérer par le club-école des Maple Leafs de Toronto, de la Ligue nationale de hockey (LNH).

Malheureusement, alors qu'il est presque aux portes de la LNH, sa vie bascule de nouveau. Car Cheval indien n'arrive pas à faire sa place parmi les Blancs, ceux-ci le ramenant constamment à son origine autochtone et à sa culture, méprisée. Parmi les Blancs, il subit les quolibets, est même agressé : « Je voulais m'élever vers de nouveaux sommets, devenir l'un des plus scintillants élus. Ils ont refusé de me laisser être juste un hockeyeur. Pour eux, je serais toujours un Indien ».

Menant par la suite mille et un boulots, à Winnipeg et dans des villes nordiques, il s'enlise dans une vie misérable de solitaire alcoolique. Il en sortira uniquement grâce à l'aide d'un centre de désintoxication autochtone.

À 33 ans, sobre, il y retrouve son identité, un nouvel enracinement mais, encore passionné de hockey, il entend poursuivre son chemin en enseignant ce sport, qui est devenu une partie de son âme, aux jeunes de sa communauté.

Le regretté Richard Wagamese, mort trop jeune à 61 ans, nous offre ici un grand roman sur le Canada.

Yvan Cliche

ÉCRIVAINS MÉCONNUS DU XX^e SIÈCLE ÉCRIVAINS MÉCONNUS DU XX^e SIÈCLE

À paraître dans le numéro 150, en kiosque et en librairie le 5 avril 2018

Paul Villeneuve (1944-2010)

Par Patrick Guay

Paul Villeneuve n'aura jamais pu donner la pleine mesure d'un talent qu'on pressentait immense à la parution de *Johnny Bungalow*, en 1974. Quarante ans plus tard, ce roman injustement négligé, monstrueux et désordonné, attend encore une réédition et ses lecteurs. Son œuvre reste d'ici là une grande entreprise inachevée et orpheline.